



**HAL**  
open science

## L'histoire, oubli de l'inconscient

Pierre-Henri Castel

► **To cite this version:**

| Pierre-Henri Castel. L'histoire, oubli de l'inconscient. Revue Esprit, 2022. hal-03918055

**HAL Id: hal-03918055**

**<https://hal.science/hal-03918055>**

Submitted on 2 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'histoire, oubli de l'inconscient ?

C'est un livre imposant, foisonnant, d'une érudition panoramique que livre Hervé Mazurel avec *L'Inconscient ou l'oubli de l'histoire* (titre éminemment bourdieusien, comme on le découvre en avançant<sup>1</sup>), et sous-titré *Profondeurs, métamorphoses et révolutions de la vie affective* (sous-titre cette fois en phase avec « l'histoire des sensibilités » dont il est un des artisans les plus connus<sup>2</sup>). Et cependant, un livre au statut complexe, dont l'identité disciplinaire même ne se stabilise qu'en marchant vers sa conclusion : histoire des références à la psychanalyse en histoire, histoire de la psychanalyse, histoire de l'histoire de la psychanalyse, puis réflexion philosophique et métahistorique sur l'histoire comme science, voire psychanalyse de l'histoire, mais « avant toutes choses, une histoire anthropologique<sup>3</sup> » (ce qu'il va falloir élucider). On l'a compris, à peu près aucune des grandes références et des grandes questions où le travail de l'historien croise la psychanalyse depuis maintenant plus d'un siècle ne manque ici à l'appel. On s'extrait de cette somme en titubant, un peu sonné par l'énormité du fait culturel que la psychanalyse aura donc été pour la vie savante, suscitant chez les historiens mais pas moins dans toutes les sciences sociales directement branchées sur l'histoire, autant de rejet que d'adhésion, d'emprunts en tous genres, autant de rectifications sévères et néanmoins de concessions décisives chez tant d'esprits aussi incroyablement différents les uns des autres.

Sans aucun doute, les historiens, mais avec eux les sociologues et les anthropologues, seront-ils frappés par les nouvelles perspectives induites par une pareille totalisation. Car Mazurel parvient ainsi à éclairer de vieux objets d'une lumière inédite. Sans prétendre à l'exhaustivité, et juste pour titiller l'envie du lecteur, je citerai sa réhabilitation au moins partielle de nombreux motifs « culturalistes » (un lieu de rencontre capital de la psychanalyse de l'anthropologie), ou la version de Devereux défendue avec subtilité par François Laplantine, les méandres de la critique et de la défense d'Elias, de Bourdieu à Cas Wouters et d'Abram de Swaan à Stéphane Audouin-Rouzeau et, pour qui n'est pas historien, les explications sur ce que tous ces auteurs font à *l'écriture* de l'histoire, en pratique. Mine bibliographique et synthèse intellectuelle majeure, *L'Inconscient ou l'oubli de l'histoire* va faire beaucoup débattre.

Or il est fort difficile de se conquérir un lieu d'où considérer un tel travail et en prendre la mesure, tant il semble par moment parvenir à inclure à l'intérieur de soi tous les points de vue sur son objet, recenser et classer toutes les perspectives assignables qui existent non seulement *en* histoire, mais *dans* l'histoire (du dernier siècle) sur Freud et ses successeurs. Aussi le titre de cette note vient-il naturellement, avec l'équivoque qui l'anime. En un premier sens, dire que « l'histoire est l'oubli de l'inconscient », pas l'inverse, c'est créditer l'inconscient du pouvoir de critiquer *l'illusion historique* ou, plus exactement, l'impérialisme explicatif des processus généalogiques, soit l'idée qu'en comprenant la diachronie dans laquelle s'inscrivent les faits sociaux, on aurait accès à leur cause. C'est paradoxal, puisque la façon usuelle de comprendre la psychanalyse, c'est d'imaginer qu'elle aurait « historicisé » la vie des individus — par exemple en remontant à leurs « traumatismes fondateurs ». Non, il se pourrait que la méfiance de *quelques* psychanalystes (Lacan) à l'égard de l'histoire-science, que Mazurel cite en passant, ait un fondement. Mais, en un deuxième sens, dire que l'histoire

---

<sup>1</sup> Mazurel, p.121 et 209.

<sup>2</sup> On consultera notamment avec fruit, de l'auteur, « De la psychologie des profondeurs à l'histoire des sensibilités. Une généalogie intellectuelle », *Vingtième siècle*, 2014, n°123, p.22-38.

<sup>3</sup> Mazurel, p.219.

est l'oubli de l'inconscient, c'est admettre que l'inconscient laisse aussi « échapper » quelque chose, qui le dépasse : une temporalité plus forte et en un sens *plus historique* que le genre très particulier et assurément énigmatique d'atemporalité ou d'ahistoricité que Freud revendiquait pour son inconscient (en tout cas, dans la clinique du cas). Sous ce rapport, que l'inconscient freudien ou psychanalytique au sens large puisse se prévaloir d'un certain degré d'atemporalité renverrait plutôt à *un temps anthropologique long* — un temps qui n'exclurait nullement les remaniements historiques, mais en les indexant sur des mutations carrément civilisationnelles, comme l'émergence et peut-être la fin de la modernité, et autres choses du même genre. C'est d'ailleurs dans cette direction que le livre paraît aller, lorsque l'auteur constate qu'« il a fallu certainement des siècles d'histoire pour façonner les inconscients qui sont les nôtres »<sup>4</sup>.

En tout état de cause, la singularité de la démarche de Mazurel paraît triple. C'est tout d'abord une réflexion *philosophique* sur les fondements de l'histoire menée à partir d'une élucidation critique du projet, mené sous la bannière du naturalisme freudien, de soustraire quelque chose à son empire : un inconscient qui ne serait pas simplement atemporel, mais éternel, toujours le même (œdipien) en tout temps et sous tous les climats. « Et si, en réalité, le prétendu invariant variait ? », se demande-t-il<sup>5</sup> C'est ensuite une réflexion historique extrêmement sensible au rapport de l'histoire à l'ensemble des sciences sociales, s'en nourrissant et les irriguant, au point que l'enquête s'élève peu à peu aux dimensions d'une *socio*-histoire de la modernité, laquelle reconnaît à la psychanalyse, ou du moins à ses intuitions, un rôle décisif. Plus encore que Bourdieu, c'est alors Elias le grand interlocuteur de Mazurel, et toutes les polémiques qui ont accompagné son projet de concevoir le processus de civilisation dans un rapport problématique à Freud. Enfin, c'est l'œuvre d'un historien de *métier* : constamment, la question est de savoir quel usage correct et fécond l'historien peut avoir de telle ou telle notion heuristique mise en circulation par la psychanalyse, comme l'après-coup, le refoulé, l'autocontrainte surmoïque, les pulsions, etc., au plus près du traitement de l'archive, des apories du témoignage ou des limites de la mémoire. Cet égard à la pratique historique fait que Mazurel ne cherche nullement à réfuter l'inconscient psychanalytique comme une erreur, une sorte de phlogistique d'avant Lavoisier, mais en sciences sociales. Les *procédés* de déchiffrement de la psychanalyse et le genre d'inconscient qu'ils présupposent (mais peut-être pas plus que cet inconscient-là, qui reste une hypothèse ordonnée à une pratique d'élucidation des « blancs » de la conscience des acteurs historiques) lui paraissent, comme à de Certeau, dignes de considération.

Partons donc de la première contradiction qu'on pourrait apporter au projet de Mazurel. Elle se résume assez bien avec une formule de Bourdieu qu'il cite en toutes lettres : l'inconscient de la psychanalyse, tout particulièrement la conception structurale-symbolique de Lacan est « un refoulement de la diachronie »<sup>6</sup>. Ce qui se retourne en « l'histoire-généalogie est un refoulement de la synchronie ». En effet, c'est cette lecture de Freud-là qui pose le plus de problèmes à tout projet d'historisation de l'inconscient psychanalytique : on ne peut pas vraiment l'accuser du genre de naturalisme évolutionniste périmé aisément imputable à Freud. Avoir égard à ceci que des structures de parenté, ou qu'une langue et le flot de symboles et de

---

<sup>4</sup> Mazurel, p.28. En tout état de cause, une semblable approche surmonte l'opposition entre Elias et Foucault et, à mon avis, très clairement au profit du premier, voir p.556. Car le discontinuisme foucauldien n'est étayé que sur des variations d'épistémès, qui contiennent en elles-mêmes le principe de leur relativisation à l'infini (et en tout cas sans rien qui démontre l'unicité de l'explication). Le continuisme éliasien à ses difficultés propres, mais il se prouve ou se réfute par une surdétermination systématique des pratiques, des habitus corporels, des institutions, des textes, etc., surdétermination bien plus solide.

<sup>5</sup> Mazurel, p.21.

<sup>6</sup> Mazurel, p.147.

mythes qu'elle charrie ne bougent pas aussi vite que les institutions politiques, par exemple, qui intéressent l'historien, qu'au sein de cette langue, par exemple encore, le je le tu et la « troisième personne » sont données simultanément, et commandent la grammaire de phénomènes aussi cruciaux que ceux de la parole et du don, tout cela a quand même pu passer, non sans raison, pour *orthogonal* à toute diachronie, mais pas moins riche en potentiel explicatif. Mazurel le sait — encore qu'il s'inscrive explicitement dans un temps ultérieur de l'histoire de la psychanalyse, et se sente plus proche de Green que de Lacan. La réponse à cette objection, on la devine : diachronie n'est pas linéarité, et tous les éléments apparemment orthogonaux de la structure invariante sont un à un, mais aussi dans leurs relations, emportés par le flot du temps. Au bout du compte, « la structure est ici comme un immense dépôt d'histoire en permanente structuration »<sup>7</sup>.

Pourtant, cette contre-objection à quelque chose de vague. Il n'est pas difficile de trouver dans Lacan, et aussi chez Freud, des considérations explicites sur le caractère *historique* de l'Œdipe, par exemple. Il n'a peut-être pas toujours existé (sauf une sorte d'interdit minimal de l'inceste avec la mère), et quant à la fonction séparatrice accordée au père, il n'est pas exclu qu'elle ait un jour fait son temps, et disparaisse<sup>8</sup>. Ce qui est plutôt critiqué, semble-t-il, dans l'idée inverse d'histoire comme oubli de l'inconscient, c'est la croyance que la relativité des mœurs viendrait à bout du caractère structurant attribué à l'Œdipe. En réalité, il s'agit plutôt d'indiquer une borne anthropologique du pensable *pour nous*. Certes, nous pouvons imaginer, mais certainement pas mettre en œuvre socialement et réellement chez nous ces alternatives. Et c'est cela qui est gravé, prétendent les psychanalystes, dans la texture de nos symptômes, notamment psychotiques, ou des perversions, ou des rêves et des fantasmes — indiquant *en même temps* à quel point nous devons rester sceptiques devant la prétention à en déchiffrer d'appareils équivalents ou des substituts non seulement dans un futur qui ne coûte rien à projeter, mais même dans des cultures très éloignées dans le temps (ou l'espace). En ce sens, il y a un usage critique de l'inconscient psychanalytique qui limite le recours à l'histoire comme simple trope sceptique.

Mais il y a plus. On peut entièrement accorder à Mazurel que, contrairement à ce qu'a sans aucun doute pensé une majorité des psychanalystes, ce n'est pas simplement le moi (là, tout le monde est d'accord), ni le surmoi (comme l'affirment les éliasiens), mais le ça également qui varie historiquement. Il n'y a aucune raison, en effet, de traiter les pulsions comme des invariants, ni les sexuelles, ni les agressives. Remarquons d'ailleurs que, là encore, il n'est pas difficile de trouver chez Freud même des affirmations compatibles. Après tout, dit-il, si nous avons tendance à surévaluer l'objet par rapport à la pulsion, les Anciens (peu importe que ce soit vrai ou pas, en l'espèce), surévaluait la pulsion par rapport à l'objet. Si l'objet de la pulsion est tout à fait contingent, il est exposé la modification historique, et il en va de même avec le but de la pulsion (notamment la sublimation). En somme, à part la source et, de façon plus obscure, l'énergie de sa poussée, la dialectique entre la pulsion et la civilisation implique la mobilité de la pulsion<sup>9</sup>. Toutefois, est-ce bien le problème ? Une fois encore, il semble plutôt que la thèse universaliste de Freud porte sur la *co-articulation* de ces trois instances, et sur leur jeu *en synchronie*, bref sur leurs conditions structurelles, et non sur leur contenu déterminé ou leur poids absolu dans la relation, comme si ces deux dernières choses étaient

---

<sup>7</sup> Mazurel, p.560.

<sup>8</sup> En ce sens, Mazurel donne un poids excessif à l'anti-lacanisme d'un M. Tort, et à « la fin du dogme paternel » : p.489. Pour une illustration, au contraire, de la capacité à continuer à concevoir en termes structuralistes forts un inconscient psychanalytique là où fait défaut *même le père réel* de Lacan, voir l'étonnante analyse de la société des Na en Chine par C. Pradelles de la Tour : « L'Œdipe à nouveau », *L'Homme*, 1999, 39, n°149, p.167-175.

<sup>9</sup> Mazurel, p.276.

constantes, voir éternelles. Le diable est dans les détails, parce que c'est peut-être ce que sous-entend sans l'expliciter Mazurel en parlant très régulièrement d'« économie psychique » précisément pour relativiser les affirmations trop substantialistes de Freud sur l'inconscient. Si économie il y a, il va de soi que c'est une économie des *rappports* entre les diverses instances du psychisme. Mais cela n'est pas sans conséquence sur la manière dont on pourrait s'approprier en la prolongeant la réflexion de Mazurel. Cela voudrait précisément dire que le test décisif de sa conception, c'est d'aller plus loin que la catégorie très générale d'« inconscient ». Ce n'est pas l'inconscient qui est « en masse » historique, c'est l'économie de l'*appareil* psychique au sein duquel on fait jouer un rôle à l'inconscient. On comprend alors pourquoi la grande référence de *L'Oubli de l'histoire*, c'est Elias. C'est parce que ce dernier prélève dans la seconde topique un composant, et d'ailleurs *un seul* : le surmoi, qu'il décrypte comme une cristallisation psychologisante de l'intériorisation de l'autocontrainte socialement exigée par l'essor des sociétés individualistes modernes. Peut-être a-t-il la main heureuse, dans la mesure par la voie de leur *répression* que l'on peut identifier non seulement les pulsions, mais ce qu'elles ont de radicalement historique et de mobile — ce qui est la fonction traditionnellement attribuée au surmoi.

Or Mazurel est sensible dès le départ aux apories que causerait une mise en variation de tout dans toutes les directions : de quoi parlerait-on alors au juste, quand on parlerait d'inconscient ? Significatif est ce passage : « Une hypothèse comme celle de l'historicité de l'inconscient nous mettrait d'emblée face à un certain nombre de *murs conceptuels* qu'il était impossible de contourner<sup>10</sup>. » Il faut bien en effet fournir un *critère d'identification* à ce à quoi on se réfère quand on emploie le terme d'« inconscient », et qu'on veut en suivre dans toute leur amplitude vertigineuse les variations historiques. Or il semble que c'est la force des définitions structurales synchroniques, et leur supériorité par rapport à l'invocation d'une réalité « naturelle » éternelle et anhistorique — l'intérêt, disons, de Lacan par rapport à Freud. On dira : mais pas du tout ! C'est juste une façon de faire s'évanouir dans une abstraction symbolico-formelle vaguement transcendantale ce sur quoi l'histoire a tout à fait prise. C'est refouler la diachronie, comme disait Bourdieu. Mais que répondrait Bourdieu si on lui objectait que l'*habitus* n'existe pas, parce qu'il y a toutes sortes d'*habitus* qui changent historiquement, et que chacune des composantes qu'il invoque pour le déterminer est de nature relative ? Il dirait, je pense, que c'est confondre les *référents* de la notion d'*habitus* (d'inconscient) avec les règles qui régissent leur identification, autrement dit avec le *concept* d'*habitus* (d'inconscient). Heureusement qu'il y a des « murs conceptuels » à l'historicisation de l'inconscient : sans ces murs-là, l'animal se sauverait et échapperait au scalpel de l'historien. Disant cela, j'ai conscience d'avoir une lecture très (trop ?) charitable de la vision structurale, sinon « structuraliste » de l'inconscient (cette dernière ayant *en plus*, c'est notoire, des ambitions transcendantales).

En revanche, c'est vrai, le genre de synchronie caractéristique de l'inconscient (du moins dans sa dimension structurale) a un effet sur l'*historicité* des faits historiques. C'est d'ailleurs ce qui fait des pages que Mazurel consacre à l'histoire (à l'histoire *anthropologique*) de la « violence extrême » et des « paroxysmes » les plus intenses et les plus suggestives du livre — celles où sa grande proximité avec Stéphane Audouin-Rouzeau, Quentin Deluermoz et Christian Ingrao se montre sous un jour très révélateur pour le philosophe<sup>11</sup>. Car un trait commun à de nombreux travaux de ce courant est tout simplement de réintroduire dans la discussion des historiens les notions de traumatisme, bien sûr, mais aussi d'après-coup, en allant jusqu'à interroger l'effet sur le témoignage des acteurs, mais *même sur la*

---

<sup>10</sup> Mazurel, p.23.

<sup>11</sup> Mazurel, les chapitres 9 et 10, notamment les p.287-397

*compréhension des historiens et sociologues* (tel Elias) qui furent exposés à la guerre, de ce qu'il faut bien appeler un ravage psychique. Mais quand on l'examine de près, cette attention nouvelle à des expériences qui défient même la capacité mentale à les restituer selon les canons ordinaires de l'objectivité nous plonge au cœur des paradoxes freudiens. Car il est facile, et disons-le banal, de raconter une histoire des traumatismes collectifs (ceux de la Première guerre mondiale, de la Seconde, des génocides, etc.) qui ne ferait qu'inviter à un culte pieux de la mémoire. Mazurel, explicitant avec beaucoup de force toute sortes de choses qui restaient implicites chez ses collègues, a très bien vu qu'il ne s'agissait pas d'événements atroces qui auraient juste laissé de « mauvais souvenirs ». Ils ont cassé, dans la tête des gens, la capacité au souvenir — être traumatisé en ce sens, ce n'est pas être simplement hanté par des images rémanentes de mort, c'est avoir mal à la mémoire. C'est la tension suprême infligée à ce que j'appelais plus haut l'appareil psychique. Or, pour être à la hauteur de cet enjeu, il faut traiter le présent comme le lieu d'une discontinuité éruptive, celui où se manifeste *après-coup* un passé qui ne passe pas. Mazurel, mais il n'est pas le seul, accepte ainsi la paradoxologie freudienne pour ce qu'elle est, une clé de lecture<sup>12</sup>. Mais du coup, le voilà aussi obligé d'accepter l'inacceptable pour l'historien : il y a un refoulé « insensible au temps qui passe »<sup>13</sup>. Et c'est seulement à cette condition qu'il y a le moindre intérêt à « voir la discipline historique héritée pleinement de ce qui fait le cœur de la découverte freudienne, à savoir le "retour du refoulé" » — selon la formule de de Certeau que Mazurel fait sienne<sup>14</sup>. Car on ne peut pas *approcher* la « violence extrême » sans en passer par cette *identité* énigmatique du refoulement et du retour du refoulé à la fois comme trace du réel, et comme son effraction dans le psychique, la mémoire, voire dans l'imagination théorique du savant novateur.

C'est le point où la constitution *synchronique* du présent psychique semble bien faire appel à quelque chose qui restera toujours orthogonal à la diachronie — impossible à tout à fait rabattre sur sa dimension, qu'elle soit purement linéaire (sa version naïve) ou compacte, telle un flot de mélodies temporelles saturant l'écoulement du temps-monde dans toute son épaisseur (sa version sophistiquée, celle de « l'immense dépôt d'histoire en permanente structuration ». il n'en faut peut-être pas plus pour cerner en quel sens la notion d'inconscient (et la synchronie qu'elle implique) n'est pas simplement une notion utile à la critique des explications généalogiques, mais, aussi curieux qu'il paraisse, une notion indispensable à qualifier *le sérieux de l'historicité* des expériences vécues des acteurs de l'histoire. En tout cas, c'est le point où l'on voit bien quel risque il pourrait y avoir à ce que l'histoire oublie l'inconscient.

Une audace de Mazurel, c'est alors d'avoir connecté la question du traumatisme et de la douleur psychique (si facile à psychologiser en échappant aux paradoxes de l'après-coup) et celle de l'exubérance orgiaque, du « désir sous-jacent d'anomie »<sup>15</sup> et des paroxysmes où il s'actualise en jaillissant de l'inconscient (du ça freudien). En un mot, il ne recule pas devant l'ambition d'historiciser *même la jouissance*, et dans les mêmes coordonnées psychanalytiques que celles du traumatisme. Mazurel n'a pas eu recours à la notion qui semblerait ici s'imposer, celle de fantasme. Pourtant, cette notion obéit à une même logique temporelle paradoxale : l'objet du fantasme n'est rien d'autre, en effet, que la quasi-présence *actuelle* de l'objet originellement *perdu*, index ultime de la jouissance, une foule de projections imaginaires, « narcissiques », se précipitant à partir de l'inconscient infantile le

---

<sup>12</sup> Mazurel, p.81.

<sup>13</sup> Mazurel, p.139.

<sup>14</sup> Mazurel, p.413.

<sup>15</sup> Mazurel, p.385.

plus refoulé pour en saturer le lieu toujours fuyant. C'est en ce sens que la scène primitive, ou le meurtre du père, ou l'inceste œdipien ont pu être qualifiés par Freud de « fantasmes originaires » qui hantent les voluptés sexuelles et agressives de l'adulte. Mais c'est que son propos est alors plutôt de travailler la notion de seuil *sensoriel*, très justement qualifié de seuil qui est toujours en même temps *psychique*, pour en montrer la variabilité socio-historique. De même que le traumatisme est effraction négative, l'exubérance de la jouissance en est une autre, mais positive<sup>16</sup>. Relativiser historiquement l'un sans relativiser l'autre serait s'arrêter en chemin.

Là s'amorce le dernier mouvement de l'argument. Il aboutit à la conclusion que « ... l'histoire de la psychè inconsciente se doit d'être constamment reliée à l'histoire longue de l'économie affective »<sup>17</sup>. Et cette économie affective qui n'est plus tout à fait l'économie psychique de tout à l'heure, gravite autour de données *sensorielles*. Ce sont elles, en effet, qui servent d'indices aux seuils qui ne s'avèreront psychiques et affectifs que parce qu'ils ont d'abord été perceptifs — et soumis à des variations que peut reconstituer une histoire des sensibilités entendue, par-delà Corbin, en un sens *socio*-historique et éliasiens, sur le long terme. « C'est par les sens que tout commence<sup>18</sup>. » Le voilà enfin, l'opérateur ultime de relativisation de l'inconscient selon Mazurel : le sensoriel-affectif, dans ses « profondeurs, métamorphoses et révolutions », ainsi que l'annonçait le sous-titre.

Loin de moi de contester la légitimité épistémologique de ce geste. Comme on s'y attendait, à la fin des fins, la diachronie triomphe. Mais voilà aussi qu'on laisse derrière toute la logique du refoulement et de la répression — en invoquant d'ailleurs Elias, qui pour éviter les sous-entendus psychologiques freudiens de la répression, préférerait parler de « régulation » des pulsions<sup>19</sup>. Mais avec cette régulation, ce sont les paradoxes de l'après-coup, du traumatisme (et du fantasme) qui passent à l'as. Il en ressort que si l'histoire, c'est l'oubli de l'inconscient, au second sens de l'expression que j'indiquais au début — autrement dit, si l'histoire c'est ce qui échappe aux prises de la synchronie, au coïncement du temps psychique dans l'après-coup et le retour du refoulé —, c'est en un sens faible : parce que l'inconscient psychanalytique est, comme tout, emporté dans le flot du devenir, que les forces sociales qui l'ont fait émerger s'usent, etc. C'est certainement vrai. Mais, une fois encore, ce n'est pas quelque chose que Freud ou Lacan eussent nié (même si c'est pour des raisons différentes). La tension irrésolue qu'on détecte dans *L'Inconscient ou l'oubli de l'histoire* est un peu différente. Elle opposerait, d'un côté, un authentique attachement à la psychanalyse qui transpire de nombre de passages (en particulier ceux où Mazurel s'inquiète de « l'obsolescence » de la psychanalyse : « Faute de s'être transformée suffisamment, la psychanalyse a pris le risque de périr avec les problèmes moraux et les conflits psychiques auxquels elle avait su répondre jusque-là<sup>20</sup> ») et, d'un autre côté, une conception *si générale* de l'historicité de l'inconscient qu'elle en fait un phénomène dépendant de l'historicité de la « vie affective » (comme énonce toujours le sous-titre). Du coup, on ignore *comment* mobiliser l'histoire pour imaginer ce qui, au juste, peut et devrait être transformé dans la psychanalyse. C'est plutôt dans cette direction que je pointais, en suggérant que le *concept* de l'inconscient véritablement opératoire dans l'argument de Mazurel, c'est peu ou prou celui d'un appareil psychique (minimalement, un moi, un surmoi,

---

<sup>16</sup> Mazurel, p.364.

<sup>17</sup> Mazurel, p.550.

<sup>18</sup> Mazurel, p.456. C'est dans cet esprit que Mazurel a écrit le livre -compagnon de *L'Inconscient ou l'oubli de l'histoire*, autrement dit *Kaspar l'obscur ou l'enfant de la nuit*, Paris, La découverte, 2020. Mais dans ce dernier ouvrage, il n'est qu'assez marginalement question de psychanalyse.

<sup>19</sup> Mazurel, p.405.

<sup>20</sup> Mazurel, p.19-20.

et du pulsionnel). Car un tel appareil, articulé, permet mieux de concevoir des altérations de son économie. À la fin, l'inconscient affectif dont on fait l'histoire englobante, à l'arrière-plan de celui de Freud, ne relève plus guère que d'une « seconde nature »<sup>21</sup>, ou d'un ensemble d'habitus sédimentés — ce qui, de fait, invite à une lecture naturalisante (celle qu'Elias reprochait à Freud), ou bien nietzschéenne. On se demande, du coup, dans ce flot énorme ou ce devenir philosophique abstrait, ce que deviennent les irruptions fulgurantes de lubricité ou d'horreur qui rendaient l'inconscient si séduisant à la fois comme concept-limite de toute rationalité objectivante, et comme signal du drame constitutif de la subjectivité moderne.

Pierre-Henri Castel

---

<sup>21</sup> Mazurel, p.584.